

Femmes scientifiques : une richesse ignorée des médias de l'éducation

« Actuellement, **une seule femme** a l'honneur de voir son nom figurer sur la liste officielle des philosophes à étudier en Terminale : Hannah Arendt. Est-elle donc la seule femme philosophe ? Ou bien la seule qui vaille la peine qu'on l'étudie ? » La pétition de la jeune bachelière de Bordeaux pendant l'été 2014, dénonçant la faible présence des femmes dans les manuels scolaires, a rencontré un vif succès. Pouvons-nous espérer un changement radical dans les années à venir ?

Nous, physiciens, ne pouvons pas tourner le dos à cette désespérante réalité, qui n'est pas spécifique au domaine des lettres. Le nombre de « références » femmes-scientifiques est bien inférieur à celui retenu, déjà anormalement faible, des grandes philosophes, émergeant d'un vivier pourtant beaucoup plus riche.

« Parmi les "grands hommes", il y a très peu de femmes, souligne Roland Courteau, sénateur, auteur d'un rapport sur les stéréotypes sexistes dans les manuels scolaires remis au Sénat en juin 2014. Sur 3346 personnages cités dans les manuels, seuls 670 ne sont pas des hommes. »

Permettez-moi de rebondir sur ces messages et d'aborder quatre points fortement corrélés à ces omissions désastreuses.

- La reconnaissance de la contribution des femmes scientifiques dans les manuels destinés aux jeunes, au collège et au lycée, ne reflète pas leur apport au développement de la science. Même quand elles ont marqué de fortes ruptures scientifiques, elles sont souvent ignorées. Faut-il rappeler l'histoire de Rosalind Franklin, dont les résultats ont été « confisqués à son insu » par trois chercheurs, certes brillants Prix Nobel de Médecine 1962, pour la découverte de la structure de l'ADN, publiée dans *Nature* en 1953 par Watson et Crick ? Son nom ne fut prononcé qu'une seule fois, par Wilkins lors de la cérémonie de Stockholm qui eut lieu quatre ans après la mort de Rosalind Franklin.
- Combien d'entre nous ont-ils plaisir à souligner que leur vocation a été amorcée, amplifiée, déterminée par nos professeurs ou parents qui, par leur exemple, nous ont donné la capacité de nous projeter dans un profil professionnel scientifique ? Le profil professionnel se forge sur l'image de ces modèles, qui séduisent l'adolescent et l'aident à construire son futur. Être privé de modèles « femmes scientifiques » est un handicap énorme pour la moitié des étudiants, une faute de civilisation qui écarte de la soif de la connaissance et de ses frontières une moitié de la jeunesse, confrontée trois fois durant ses études à des choix déterminants, souvent irréversibles : à la fin du collège, à l'issue du baccalauréat et à la fin de la licence.
- L'emploi scientifique est un autre levier important, source de déséquilibre hommes-femmes en science, déséquilibre absent de l'enseignement secondaire. Très nettement, dans les métiers offerts par l'apprentissage de la physique, qui s'ouvrent sur les champs technologiques, fort heureusement bien au-delà du seul corps enseignant et de chercheurs, l'Europe se classe en deux régions : autour de la Méditerranée, les pays accueillent plus facilement les femmes que les pays s'appuyant sur le modèle anglo-saxon. Le contexte social de chaque modèle engendre des mécanismes, fidèles aux traditions, qui amplifient le déséquilibre hommes-femmes de nos professions de physiciens. Ouvrir les concours de postes permanents lorsque le physicien approche de quarante ans, tradition au cœur du modèle anglo-saxon, est une politique sexiste qui ne peut que décourager les femmes qui désirent des enfants. Heureusement, des exemples de réussites de femmes scientifiques existent, qui maintiennent des lueurs d'espoir dans notre pays. On ne peut que se réjouir et féliciter ces pionnières, qui ont franchi ces obstacles où les chances de réussite sont biaisées par l'appartenance au genre. Les données statistiques sont riches, et témoignent sans ambiguïté de la nature inégalitaire du cycle de sélection vers l'emploi... et du signe alarmant de sa dérivée.
- Il n'est pas question ici de nier le rôle, nécessaire et positif, d'un emploi postdoctoral de deux ou trois ans, souvent à l'étranger, qui permet au jeune thésard de se forger une forte conviction de son goût pour la recherche et se prouver son efficacité professionnelle dans un environnement nouveau, sur un sujet dont la réussite dépend très fortement de son investissement personnel. La confiance en soi ainsi gagnée est irremplaçable. Mais basculer, comme depuis dix ans, dans un soutien à la recherche, de plus en plus sur projets déposés auprès d'agences de financement, engendre, par la masse salariale introduite par cette politique « de couleur anglo-saxonne », une longueur toujours croissante du statut de postdoc (CDD), conduisant à recruter tardivement l'enseignant-chercheuse(r), la(e) chercheuse(r) sur postes permanents.

Au-delà du diagnostic, que tenter pour quitter cette spirale ? Développer un plan pluriannuel de bonnes pratiques pour défier les sources de ce déséquilibre est une obligation. Construire un socle de connaissances et développer des outils efficaces pour donner des chances à ce combat à livrer chaque jour, justifie pleinement les travaux de la Commission Femmes & Physique de la SFP et de la Mission pour la place des femmes au CNRS en faveur de l'égalité professionnelle. Encourager la moitié de nos jeunes à rejoindre les physiciennes pionnières dans la diversité des métiers ouverts par l'apprentissage centré autour de la physique, à exprimer leurs talents dans notre champ professionnel, est un immense devoir et une leçon de vie, dont la construction, la puissance et la réussite bénéficieront à l'Europe et bien au-delà.

Alain Fontaine

Président de la Société Française de Physique